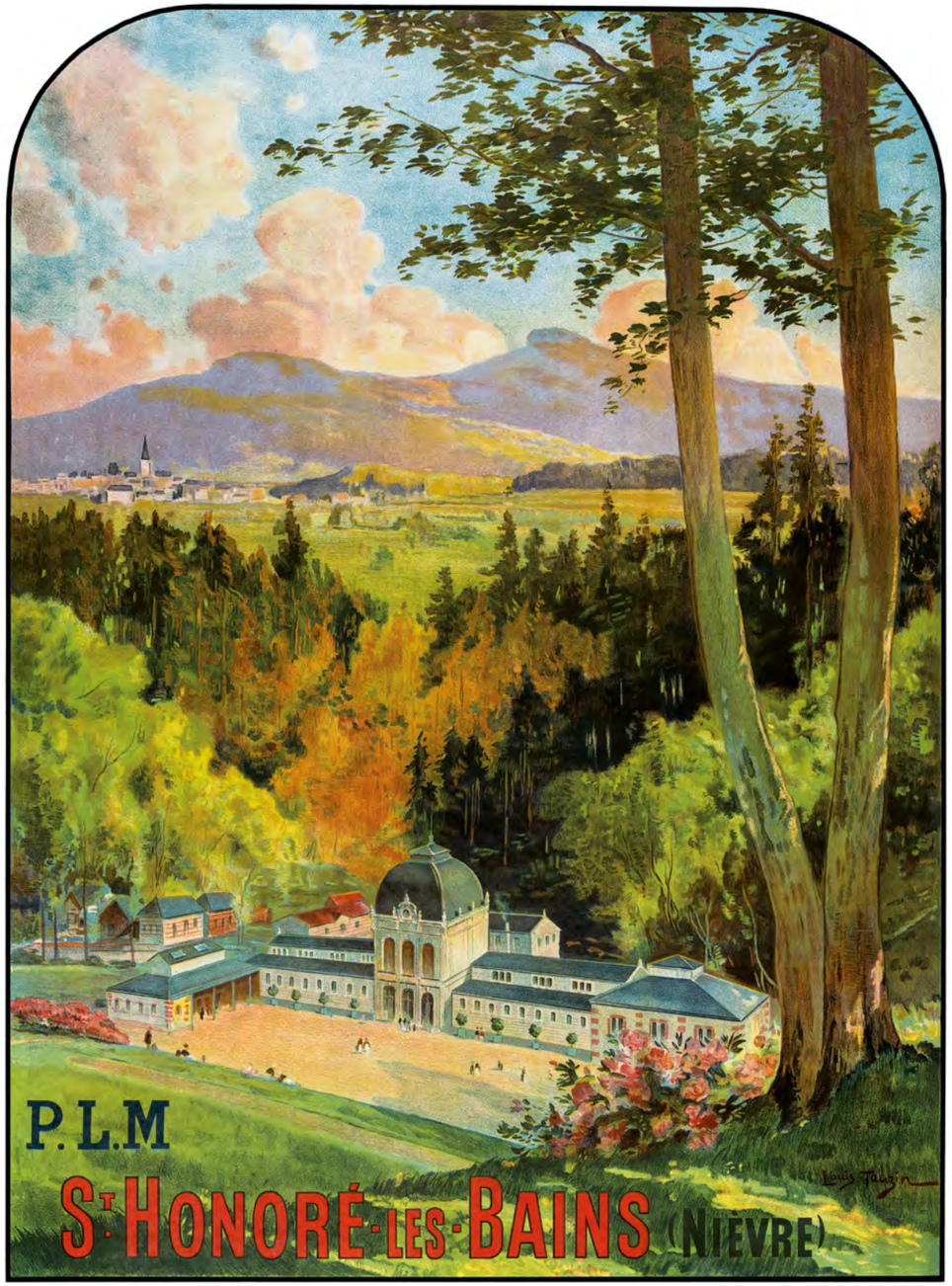


Saint-Honoré-les-Bains. Affiche publicitaire (lithographie), par Louis Tauzin, vers 1910 (conservation départementale de la Nièvre).

9 **Préface**

11 **Introduction**

20 *La protection du patrimoine du thermalisme au titre des Monuments historiques*

23 L'ÉTABLISSEMENT THERMAL

27 **Des anciens bains aux premiers établissements thermaux**

28 Que sait-on des bains du Moyen Âge ?

31 *Les eaux de Luxeuil-les-Bains*

33 Prendre les eaux aux XVIe et XVIIe siècles

43 Des trajectoires divergentes (vers 1700-1770)

53 *L'ingénieur Jean Querret (1703-1788)*

58 *La redécouverte des thermes antiques aux XVIIe et XVIIIe siècles*

62 L'ingénieur, l'architecte et le médecin (vers 1770-1850)

90 *Des premiers relevés de fouilles aux premières tentatives de restitutions*

97 *Établissement thermal ou établissement hydrothérapique ?*

99 **Fièvre thermale et diversité régionale (vers 1850-1914)**

100 Les établissements thermaux des administrations publiques

123 *L'architecte François Dulac (1834-1901)*

124 L'initiative privée : les pionniers du milieu du XIXe siècle

132 *Les eaux de Saint-Honoré-les-Bains*

140 Du temps des entrepreneurs à celui des sociétés privées : un changement d'échelle ?

144 *La protection des eaux*

149 *Deux projets d'Auguste Perret pour Avril-sur-Loire (Nièvre)*

171 Un autre thermalisme

178 *Les sites de mise en bouteilles de l'eau minérale*

181 **Modernisation, transformation et reconversion : le thermalisme régional aux XXe et XXIe siècles**

182 L'entre-deux-guerres, une période charnière

183 Deux grands chantiers des années 1930

189 *L'architecte René Tournier (1899-1977)*

198 L'échec de deux tentatives de relance et de reconversion

202 Les établissements thermaux aujourd'hui

211 LA STATION DE VILLÉGIATURE

217 **La station thermale, sa situation et son environnement**

219 Des stations relativement bien desservies : une spécificité régionale ?

224 Du faubourg des bains au quartier thermal : esquisse d'une morphologie urbaine

239 Au-delà du quartier thermal, le paysage et son imaginaire

244 *La chapelle du parc de Saint-Honoré-les-Bains*

253 **Se loger dans le quartier thermal**

254 Les hôtels de voyageurs

281 *Le centre thermal et de rééducation respiratoire de Saint-Honoré-les-Bains*

282 Les maisons de villégiature

325 **Les plaisirs de la villégiature**

326 Le casino, un lieu de divertissement et de sociabilité

351 Du jardin des sources au parc thermal : la création d'un espace aménagé

366 Du soin du corps à l'activité physique : le développement des équipements sportifs

375 **Conclusion**

377 **Index**

380 **Orientations bibliographiques**

383 **Crédits iconographiques**

Pougues-les-Eaux, halle en bois dans le parc thermal. Carte postale, première moitié du XXe siècle (collection particulière).

Il ne reste rien aujourd'hui des galeries-promenoirs de cette époque, et finalement peu de choses de celles qui les ont remplacées au XIXe siècle[136]. La halle en bois des années 1850 a récemment été rebâtie. Quant aux galeries construites par l'entreprise d'Ernest Pantz en 1895, il n'en subsiste qu'un vestige remonté sur le site de Bellevue. Elles paraissent bien simples comparées à celles bâties quelques années plus tôt à Vichy et Contrexéville (Vosges). Rapprochées de la Trinkhalle de Baden-Baden (1839-1842), ces dernières ont souvent été considérées comme un signe de la diffusion en France d'un modèle allemand. Si l'influence germanique est indéniable au XIXe siècle, elle doit être nuancée : les galeries édifiées à Pougues dès le deuxième et le troisième quart du XVIIIe siècle attestent une pratique de la promenade couverte après la boisson bien plus ancienne. Le sujet du grand prix de l'Académie en 1774, sur lequel nous reviendrons puisqu'il marque un tournant dans l'histoire de l'architecture thermale en France, ne prévoit-il pas d'ailleurs « des portiques qui établiront des communications à couvert pour les différentes parties et qui serviront de promenoir à ceux qui prendront les eaux[137] » ? Les galeries de Pougues ne constituent enfin pas un exemple isolé : l'architecte Barthélemy Jeanson construit une galerie du même type à Vichy après les visites de Mesdames Adelaïde et Victoire, tantes de Louis XVI (1774-1792), en 1785[138]. La taille des galeries de Pougues n'est pas connue. Celle de Vichy reliant les sources au logis royal devait mesurer une cinquantaine de mètres de longueur.

136 Arch. dép. Nièvre, 32 J 240.

137 RABREAU, Daniel. « Les thermes. Exercice de style ». *Monuments historiques*, 1er semestre, 1978, p. 12-16 (p. 12-14). FRANCE. Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. *« Les prix de Rome ». Concours de l'Académie royale d'architecture au XVIIIe siècle*. Paris : Berger-Levrault, 1984, p. 134-139.

138 RONOT. *Op. cit.*

Pougues-les-Eaux, halle en bois dans le parc thermal, récemment rebâtie sur le modèle de celle construite au milieu du XIXe siècle.

Les travaux conduits dans les années 1740 et 1760 n'ont pas suffi à enrayer le ralentissement de la fréquentation amorcé dès le XVIIe siècle. À la concurrence de Forges-les-Eaux s'ajoute bientôt celle d'autres stations souvent très proches : les premières analyses des eaux sont faites à Saint-Honoré-les-Bains en 1786 et à Saint-Parize-le-Châtel (Nièvre) en 1789. Surtout, l'engouement croissant dans la seconde moitié du XVIIIe siècle pour le bain, qui donne lieu ailleurs – on l'a vu à Luxeuil – à des réalisations monumentales, contribue à reléguer les « eaux froides naturelles médicamenteuses » de Pougues au second plan. Les difficultés, durant la Révolution, des adjudicataires des sources Gaspard Portier puis Jean-Pierre Simon Sauvageot, confrontés à l'effondrement du nombre de curistes et à l'abandon du site par l'État qui renonce à lancer les travaux d'installation de chaudières et de baignoires, en disent long sur la viabilité de l'activité à l'extrême fin du XVIIIe siècle[139]. En 1806, un ouragan « détruit ce qu'il y avait de bâtiments et de galeries[140] », et c'est un nouveau départ que devra prendre le thermalisme à Pougues au XIXe siècle.

Pougues-les-Eaux, vestiges de la galerie du parc thermal, remontés dans le domaine de Bellevue.

139 GONZALEZ, Julien. *En Bourgogne, les villes d'eaux oubliées : Pougues-les-Eaux, Fourchambault-Garchizy, Saint-Parize-le-Châtel, Decize-Saint-Aré, Maizières, Saint-Christophe-en-Brionnais*. Nevers : Éditions Loire et Nièvre, 2005, p. 21-22.

140 CHEVALIER. *Op. cit.*, p. 84.

Guillon-les-Bains, façade nord de l'établissement thermal.

qui forme l'avant-corps central de sa façade nord. L'entrée principale se situe quant à elle en façade sud. Les travaux se terminent en 1842. Le « bâtiment neuf » est complété autour de 1900-1910 par une dernière aile qui constitue le pendant des « anciens bains » jusqu'à leur destruction avant 1913. L'établissement ferme ses portes dans les années 1930. Il est occupé par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, puis acquis par la Ville de Sartrouville (Yvelines) pour y installer des colonies de vacances jusqu'à la fin du XXe siècle.

Guillon-les-Bains, établissement thermal (vue). Extrait de : *Eaux minérales de Guillon près Baume-les-Dames (Doubs) sur la ligne de Dijon à Belfort* (1872) (archives départementales du Doubs).

Saint-Seine-l'Abbaye, logis abbatial transformé en établissement hydrothérapique dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Établissement thermal ou établissement hydrothérapique ?

L'établissement de Guillon tel qu'il se présente au milieu du XIXe siècle est à la fois un établissement thermal, utilisant l'eau de la source riche en soufre, et un établissement hydrothérapique dans lequel les soins sont réalisés à l'aide de l'eau douce du Cusancin. En 1864, les archives de la préfecture témoignent d'une réalité toute différente : « L'établissement de Guillon ne donne pas de bains d'eau minérale quand même le débit de la source serait suffisant [...] On ne donne à Guillon que des bains d'eau douce, des bains d'eaux minérales artificielles, des douches hydrothérapiques[236]. » Le docteur Lubanski, dans ses *Eaux minérales de Guillon* (1872), annonce pourtant un débit d'environ 36 000 litres par jour. De quoi laisser planer le doute.

L'ouvrage distingue bien deux secteurs à l'intérieur de l'établissement. D'un côté, l'eau sulfureuse : « Quant à l'eau destinée aux bains et douches, elle y est amenée par des conduits clos, de sorte que nulle part elle ne coule à ciel ouvert [...] Les bains et les douches d'eau minérale sont situés de plein pied avec la terrasse du Midi ; c'est là aussi que se trouvent les cabinets des bains à vapeur, les divers bains partiels et d'irrigation, et la salle d'inhalation d'eau pulvérisée. » De l'autre, l'hydrothérapie : « En contre-bas, du côté du Nord, on trouve une installation hydrothérapique des plus complètes et pouvant soutenir la comparaison avec les établissements le mieux agencés de France et d'Allemagne. Les piscines en marbre blanc, sans cesse alimentées par une eau à neuf degrés, les étuves simples et térébenthinées, les douches de toutes formes et de toute puissance, sont disposées dans deux vastes locaux, complétement indépendants et destinés, chacun, aux malades de sexe différent[237]. »

L'hydrothérapie connaît un engouement croissant à partir du milieu du XIXe siècle. L'invention de Vincenz Priessnitz à Gräfenberg (République tchèque) fait des émules à travers toute l'Europe, dans les grands centres urbains – l'exemple le plus connu est l'établissement d'Auteuil à Paris – mais aussi dans les stations thermales comme à Vichy avec l'institut du docteur Berthomier. En Bourgogne, l'établissement de Saint-Florentin (Yonne) est dirigé par le docteur Lordereau ; celui de Saint-Seine-l'Abbaye (Côte-d'Or), aménagé dans l'ancien logis abbatial, par le docteur Guettet[238].

236 Arch. dép. Doubs, M 1696.

237 LUBANSKI. *Eaux minérales de Guillon près Baume-les-Dames (Doubs) sur la ligne de Dijon à Belfort*. Nice : V.-Eugène Gauthier et Cie, 1872, p. 19-20.

238 TAVERDET, Gérard. PAUTY, Michel. « Saint-Seine-l'Abbaye, ici est née l'hydrothérapie ». *Pays de Bourgogne*, n° 232, avril 2012, p. 32-34.

un milieu chaud et humide. L'architecte n'oublie pas pour autant de sacrifier aux styles historicistes puisque l'ensemble est traité à la manière d'un petit prieuré néo-roman.

Un soin particulier a été accordé au décor intérieur composé de carreaux en grès ornés de rosaces bleues, jaunes ou rouges. En 1897, les travaux sont suffisamment avancés pour permettre à l'entreprise d'A. Boulay, constructeur de chaudronnerie à Paris, d'installer les conduites d'eau, les tuyauteries et les appareils servant aux soins. Si les huit étuves thermales dites Berthollet, en cuivre, ont été remplacées en 1980 par des étuves en inox, plusieurs baignoires anciennes subsistent encore, encastrées dans le sol. La réception provisoire des travaux intervient le 13 septembre 1898, la réception définitive le 20 octobre 1899. L'établissement reste en activité jusqu'en 1996.

Bourbon-Lancy, bains de l'hôpital d'Aligre, cabinet de bain (en haut) et ancien « parloir » transformé en salle d'étuve (en bas).

Bourbon-Lancy, étuve thermale dite Berthollet (aujourd'hui conservée dans la salle Saint-Léger).

L'architecte François Dulac (1834-1901)

Né à Charolles (Saône-et-Loire) en 1834, François Dulac est une figure incontournable des débuts de la Troisième République dans le département, et d'abord en tant qu'homme politique. Maire de Savianges (Saône-et-Loire) à partir de 1870, il est élu l'année suivante conseiller général du canton de Buxy (Saône-et-Loire). L'église de sa commune, que le legs de son oncle permet de restaurer, constitue un terrain d'expérimentation. Son clocher en particulier, dans lequel il exprime son admiration pour l'art roman et le rationalisme architectural d'Eugène Viollet-le-Duc, constitue un premier manifeste du style qu'il adopte bientôt dans ses chantiers civils.

Montceau-les-Mines, école des garçons. Carte postale, premier quart du XXe siècle (collection particulière).

Les écoles qu'il bâtit dans les communes rurales du département sont aujourd'hui l'aspect le plus connu – et le mieux étudié[271] – de son œuvre. Le contexte est celui de la loi du 1er juin 1878 qui prévoit que « les frais d'installation, d'acquisition, d'appropriation et de construction des locaux scolaires » constituent une dépense obligatoire pour les communes, et bien sûr des lois Jules Ferry de 1881 et 1882. Les écoles de Dulac rassemblent déjà à cette époque tous les éléments mis en œuvre plus tard à Bourbon-Lancy : les murs en moellons équarris et les chaînes en pierre de taille, les pignons découverts aux rampants surmontés de dalles, les successions d'arcades formant clairevoie, les linteaux et piédroits chanfreinés, les corniches à modillons, les *oculi* ou encore les motifs en pointe de diamant, le tout dans une composition rigoureuse qui donne à chacun de ses édifices, même les plus modestes, une monumentalité républicaine. Dulac intervient également dans les villes du bassin minier. Le docteur Jeannin, élu maire de Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire) en 1878 et comme lui conseiller général, le charge de la construction de deux écoles communales. Celle des filles (actuelle rue Eugène-Pottier) est détruite ; celle des garçons (actuelle rue Jean-Jaurès) est conservée et protégée au titre des Monuments historiques depuis 1996.

La construction des bains de l'hôpital d'Aligre intervient dans la dernière partie de sa carrière. En 1892, Dulac est élu sénateur de Saône-et-Loire à l'âge de 58 ans. Il siège alors dans les rangs de la gauche démocratique. Membre de la commission d'intérêt local, il est plusieurs fois rapporteur de projets de loi autorisant les départements à s'imposer extraordinairement pour le service de l'assistance médicale gratuite. Il meurt à Savianges en 1901.

271 DESSERTENNE, Alain. FORTUNET, Françoise. GEOFFRAY, Françoise. HÉRITIER, Thomas. PIROU, Jean. *Maisons d'école en Saône-et-Loire, 1867-1899. Architecture de François Dulac.* Le Creusot : Écomusée Creusot-Montceau, 2010.

Les sites de mise en bouteilles de l'eau minérale

La mise en bouteilles de l'eau minérale est attestée dans plusieurs stations thermales, notamment Bourbon-Lancy, Saint-Honoré-les-Bains et Luxeuil-les-Bains, mais c'est à Pougues-les-Eaux qu'elle occupe la place la plus importante. L'usine de la source Saint-Léger est construite par Charles Naudet en 1877. Composée d'un grand vaisseau encadré par des bas-côtés et surmonté d'un réservoir pour le rinçage des bouteilles, elle comprend une crypte d'embouteillage dotée d'un monte-charge pour descendre les bouteilles. Celles-ci sont achetées dans les verreries de Rive-de-Gier (Loire). La fabrication des caisses en bois, l'étiquetage et l'emballage se font en revanche sur place. Toujours à Pougues mais cette fois sur le site du Ponteau, Alfred Massé met en bouteille les sources Élisabeth et Alice à partir de 1890-1891. Après leur achat, la Compagnie des eaux minérales fait aménager en 1908 un parc et une buvette et, surtout, construire une usine en 1928. La signature d'une convention avec la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (P.L.M.) permet de la connecter au réseau ferré français. Les ventes – les deux sites confondus – atteignent un pic à 3 160 000 bouteilles en 1929. Elles baissent ensuite mais dépassent encore le million en 1966.

L'activité se développe dans d'autres communes de la Nièvre. L'eau de la source des Saffrettes à Fourchambault[330] est comparée, par sa composition, à celle de Pougues. Elle n'est toutefois pas reconnue comme minérale et elle est donc commercialisée comme eau de table. Plusieurs bâtiments d'exploitation sont construits par Louis Maupetit, marchand de vins en gros, à partir de 1887. À Garchizy[331], l'entrepreneur François Garnier obtient en 1901 l'autorisation d'exploiter une source. « Par sa minéralisation, l'eau de la source Garnier se classe entre les eaux de Saint-Galmier et Pougues » précise l'étiquette des bouteilles, bien qu'il ne s'agisse là aussi que d'une eau de table.

À Saint-Parize-le-Châtel[332], les sources sont connues dès l'Antiquité et leurs eaux sont analysées en 1789 par Hassenfratz. Le site est acquis par Ferdinand-Charles Gélin en 1894 et une Société anonyme des eaux minérales est créée deux ans plus tard. En raison de sa faible minéralisation, l'eau des Fonts-Bouillants est vendue comme eau de table. Mais celle que Gélin obtient grâce à un nouveau forage, plus riche en acide sulfurique, est un médicament disponible en pharmacie. Grâce à des campagnes publicitaires, l'eau de Saint-Parize

330 SURMELY, Frédéric. *Les sources oubliées du Massif central.* Olliergues : Éd. de La Montmarie, 2004, p. 300. GONZALEZ. *Op. cit.*, p. 101-103.
331 SURMELY. *Op. cit.*, p. 301. GONZALEZ. *Op. cit.*, p. 103-105. *Id. Histoires d'eaux minérales oubliées en Nivernais : Anthien, Decize-Saint-Aré, Garchizy, Saint-Parize-le-Châtel.* [Varennes-Vauzelles] : Julien Gonzalez, 2008, p. 80-86.
332 SURMELY. *Op. cit.*, p. 305-309. GONZALEZ. *Op. cit.*, 2005, p. 107-120. GONZALEZ. *Op. cit.*, 2008, p. 4-52.

Pougues-les-Eaux, usine de mise en bouteilles du Ponteau.

Pougues-les-Eaux, étiquette de bouteille d'eau de la source Alice (archives départementales de la Nièvre).

connaît un véritable succès. Environ 600 000 bouteilles sont expédiées chaque année autour de 1905. Elles sont chargées dans des voitures à chevaux, bientôt remplacées par des camions, qui les transportent jusqu'au magasin que la société fait construire à la gare de Mars-sur-Allier (Nièvre). Le succès est durable : en 1969, le pic des ventes est atteint avec près de 2 900 000 bouteilles commercialisées.

Plus tardive, l'exploitation de la source de Saint-Aré[333] (aujourd'hui dans la commune de Decize) n'en est pas moins intéressante. Créée en 1912, la Société des eaux minérales de Decize fait non seulement construire une usine de mise en bouteilles, mais aussi une buvette dans un petit parc en 1922. Le site devient dès lors un lieu de promenade et même une destination touristique : le château de Saulx, appartenant à la société, est un hôtel pour les curistes en 1938. Cette année-là, 90 000 bouteilles sont vendues.

Des exploitations ont existé à Anthien[334] et Pouques-Lormes dans les années 1900, à Thise (Doubs) dans les années 1910 et aux Crozes à Frontenaud (Saône-et-Loire) dans les années 1920, mais toutes les quatre ont connu une existence éphémère. De ce point de vue, Velleminfroy[335] (Haute-Saône) constitue un cas à part. À la suite d'une première autorisation en 1859, l'exploitation se développe jusqu'à atteindre 30 000 bouteilles dans les années 1930. La stagnation des ventes entraîne toutefois la fermeture du site en 1962. Thermalium, la société qui exploite alors l'établissement thermal de Luxeuil, tente en vain de relancer l'activité en 1990. Il faudra attendre l'achat du site par Paul Poulaillon en 2004 pour voir l'entreprise couronnée de succès. L'eau de Velleminfroy est aujourd'hui la seule eau minérale commercialisée en Bourgogne-Franche-Comté. Elle a obtenu une certification « Gourmet » de l'Agence pour la valorisation des produits agricoles (AVPA) en 2022.

333 SURMELY. *Op. cit.*, p. 298-299. GONZALEZ. *Op. cit.*, 2005, p. 121-125. GONZALEZ. *Op. cit.*, 2008, p. 62-77.
334 GONZALEZ. *Op. cit.*, 2008, p. 54-60.
335 RÉNET, Christian. *Un village haut-saônois : Velleminfroy et sa source d'eau minérale.* [S.l.] : [s.n.], 1996. *Id. La Source de Velleminfroy, eau minérale.* Vesoul : Christian Rénet et Paul Poulaillon, 2008.

Decize, buvette de la source de Saint-Aré. Carte postale, troisième quart du XXe siècle (collection particulière).

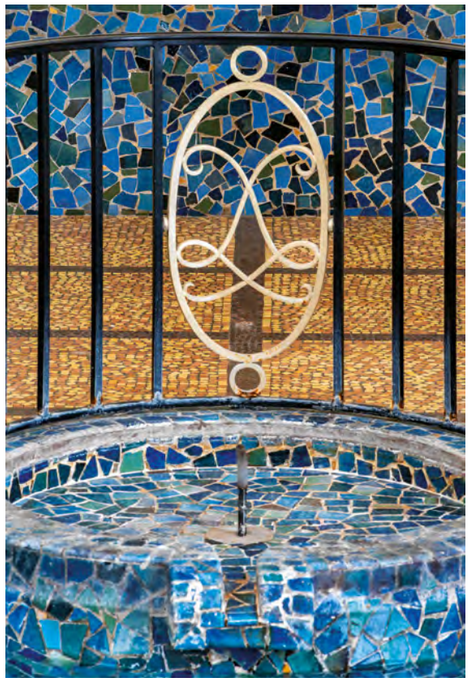
(1892-1977) celui d'Hygie – les deux sculpteurs travaillent conjointement, dans les mêmes années, à la fontaine Vergniaud de Limoges.

L'autre chantier majeur est celui de l'aile appelée « bâtiment d'Hygie » en raison de la proximité de la fontaine du même nom. Elle est érigée à l'emplacement du service d'hydrothérapie de 1905-1906, au nord-ouest de l'établissement, afin de ne pas être visible depuis la cour. Elle s'étend sur quatorze travées de longueur et s'élève sur trois niveaux. La distribution est semblable à celle des deux ailes encadrant la piscine, mais les cabines sont cette fois disposées de part et d'autre du couloir central. Sous une petite cour intérieure est créé un émanatorium (bain de vapeur), actuel hammam.

La transformation et la décoration des bâtiments existants

Si Robert Danis et Paul Giroud suppriment tous les ajouts du XIXe siècle, ils conservent en revanche les volumes des anciens bains du XVIIIe siècle à l'exception de celui des Bénédictins, qu'ils sacrifient pour créer un grand vestibule et des bureaux pour l'administration. De nouvelles « piscines médicales » en lieu et place des anciens bassins sont creusées dans le Grand Bain, le bain des Capucins et le bain des Dames. Quant au Bain gradué, il est transformé en grande buvette, dans le même esprit que celui adopté par Danis au Bain national de Plombières, avec un luminaire central. Les eaux de sept sources (du bain des Dames, d'Hygie, du Pré-Martin, Labienus, ferrugineuse, gélatineuse et « eau bouillonnante » au centre) y sont disponibles, mais sans doute déjà moins pour des raisons thérapeutiques – la buvette est d'ailleurs rapidement supprimée – que pour créer une animation pour les curistes. De manière significative, l'architecte conserve sur place la piscine en pierre du XVIIIe siècle : Marcel Texier (1890-1969) la retrouvera lors des travaux qu'il conduira dans les années 1960. Toujours pour ouvrir l'édifice sur l'extérieur, tous les éléments d'huisserie et de vitrage de la galerie de l'aile du Bain gradué ajoutés au XIXe siècle sont supprimés.

Les intérieurs sont mis au goût du jour avec la commande de nouveaux décors de style Art déco. L'architecte Ernest Pincot n'avait pas fait autrement lors des travaux qu'il avait exécutés dans l'établissement du Mont-Dore quelques années plus tôt. Mais Danis et Giroud y incluent également quelques références à l'histoire de l'édifice. Les nouveaux garde-corps métalliques des piscines et des escaliers, fabriqués par les ateliers spécialisés en serrurerie et fonderie d'art Schwartz-Hautmont, sont ainsi ornés de médaillons au chiffre de la Ville de Luxeuil. Le vestibule nord créé au début des années 1830 à l'emplacement du bain des Cuvettes et laissé depuis lors sans décor est métamorphosé : l'entreprise Gentil et Bourdet – à qui Danis a déjà fait appel au Bain national de Plombières et qui intervient également à Contrexéville – y réalise un décor de mosaïque couvrant le sol et la partie inférieure des murs. L'aménagement d'un vestibule sud est rendu possible par le décloisonnement des espaces situés dans le secteur du bain des Bénédictins.



Luxeuil-les-Bains, médaillon au chiffre de la Ville de Luxeuil de la piscine créé à l'emplacement du bain des Capucins. Page de droite : piscine aménagée dans l'ancien Grand Bain, actuellement couloir de marche.

harmonieusement disposées[422] ». Cette tendance à l'exagération – la station aux pieds des premiers contreforts du Morvan ne dépasse pas en réalité les 300 mètres d'altitude – se retrouve dans les affiches du P.L.M. Même la toponymie est convoquée pour servir cet imaginaire, aussi bien à l'occasion des visites au château de la Montagne qu'à la faveur des excursions jusqu'à la Vieille-Montagne (à moins de 3 kilomètres) qui culmine à 556 mètres. C'est d'ailleurs dans le récit d'une ascension de cette colline que se mesure le mieux la prégnance de la référence aux Pyrénées, comme si le discours publicitaire des responsables de l'établissement thermal avait été parfaitement assimilé, jusqu'au début du XXe siècle : « Cela nous a rappelé Luchon et les Eaux-Bonnes. »

La traduction la plus visible de cet imaginaire de la montagne à Saint-Honoré reste la construction de chalets d'inspiration alpestre. Ce type de construction, loin d'être exceptionnel dans les stations thermales et balnéaires en France au XIXe siècle, est rare dans les autres stations d'importance en Bourgogne-Franche-Comté, ce qui pose la question de l'existence d'une spécificité locale à l'échelle régionale. L'explication pourrait bien être à chercher du côté des bâtisseurs qui sont intervenus dans l'établissement. L'architecte Victor Petit qui conçoit la piscine (au milieu des années 1860) est célèbre pour ses vues de chalets suisses diffusées grâce aux lithographies de Godard éditées chez Sébastien Avanzo ; il a d'ailleurs lui-même séjourné dans les Pyrénées. Son passage à Saint-Honoré aurait-il pu être décisif dans le choix d'un style d'architecture de villégiature ?

Le coup d'envoi de cet engouement thermal à Saint-Honoré-les-Bains est la construction du chalet Bellevue en 1864. Son propriétaire, l'érudit local Marie Pierre Gilbert Charleuf, l'évoque dans son guide co-écrit avec François Eugène Collin. L'enduit blanc du mur-pignon de la façade contraste avec le calcaire de Vandenesse jaune foncé des encadrements des baies et des chaînes harpées des angles. Le pignon est protégé par une large saillie de rive et revêtu d'un essentage de planches en bois ajourées et sculptées. Une coursière en surplomb court devant les baies du rez-de-chaussée et de l'étage. Les lambrequins qui ornaient non seulement les rives du toit mais aussi les coursières ont disparu, ce qui atténue le caractère

422 DORIGNY, Charles. *Voyage circulaire en Suisse en dix jours, suivie de : Une Saison à Saint-Honoré-les-Bains*. Paris : E. Dentu, 1877, p. 175.

Saint-Honoré-les-Bains, maison 12 avenue Jean-Mermoz dite chalet Bellevue. Extrait de : *St-Honoré-les-Bains (Nièvre). Guide médical et pittoresque* (1865) de François Eugène Collin et Marie Pierre Gilbert Charleuf (archives départementales de la Nièvre).

Saint-Honoré-les-Bains, maison 12 avenue Jean-Mermoz dite chalet Bellevue.

Saint-Honoré-les-Bains, hôtel du Parc. Photographie, 1883 (archives du château de la Montagne, Saint-Honoré-les-Bains). Le « chalet » est détruit en 2007, le reste de l'édifice en 2015.

décoratif de la façade. La famille Charleuf fait construire le long de la même avenue deux autres demeures. La villa Suzanne (vers 1886) est une construction de style éclectique, où les éléments de décor en bois sont associés à une tourelle d'angle en surplomb et à des lucarnes d'inspiration néo-gothique. La villa La Serpolette (vers 1892) fait en revanche plus franchement référence au style des chalets, ce qui peut paraître surprenant à une époque où ce type de construction semble être passé de mode. Ce recul stylistique est bien visible d'ailleurs dans les autres villas du quartier thermal construites entre le début des années 1880 et le début des années 1900. Si les décors de lambrequins (villa Marguerite, chalet des Charmilles, villa Élisa, villa Jeanne, villa Les Charmettes et villa Les Buissonnets) et de sous-arbalétriers apparents devant un pignon (villa Les Sorbiers et villa Paulette) ou une lucarne-pignon (villa Beau Site et villa Diana) subsistent encore, ils ne suffisent plus à donner l'illusion de chalets.

Les villas ne sont pas les seules constructions à témoigner d'une recherche de pittoresque. L'hôtel du Parc, l'un des plus emblématiques de la station, participe de la même manière à la constitution d'un imaginaire autour de la montagne. Le docteur Jean-François Breuillard, médecin à Saint-Honoré-les-Bains, en est le commanditaire. Dès la fin des années 1870, il acquiert une série de parcelles en contrebas des Garennes, le long de la voie conduisant du bourg au quartier thermal. Le corps disposé en retour du côté du parc, qui se présente comme un immense chalet faisant écho au chalet Bellevue vers lequel il est tourné, est achevé à la suite d'une première campagne de travaux (vers 1881).

D'autres édifices du quartier thermal témoignent de l'engouement pour le style « chalet » dans la seconde moitié du XIXe siècle. C'est le cas notamment du premier casino en bois construit en 1874 au nord de l'établissement thermal. Pour ce faire, le marquis d'Espeuilles fait appel à Victor Jules Fréret (1819-1875), alors à la tête d'une importante entreprise de scierie mécanique de Fécamp (Seine-Maritime) et célèbre pour ses chalets bâtis en France et à l'étranger. Le caractère pittoresque de ce « chalet » est accentué par sa situation dans le parc, qu'il domine légèrement, devant l'escarpement de la colline des Garennes qui constitue un écrin arboré en arrière-plan.

Saint-Honoré-les-Bains, casino. Carte postale, premier quart du XXe siècle (collection particulière). Endommagé par un incendie, l'édifice est détruit en 1988.

Pougues-les-Eaux, maison dite château ou villa La Montjaie.

Des lieux de réception et de représentation

Dans les demeures les plus cossues, une attention particulière est accordée au décor intérieur qui rappelle qu'elles sont aussi des lieux de convivialité où l'hôte reçoit ses invités. C'est tout particulièrement le cas de La Montjaie, que Clément Chapal fait construire à Pougues-les-Eaux. Grand industriel d'Île-de-France, il reprend en 1890 avec son frère Émile la peausserie de leur père, rue de la Roquette à Paris, puis en 1893 celle de leur oncle, rue Kléber à Montreuil (Seine-Saint-Denis)[448]. Le commerce de la peau de lapin et de rat musqué est florissant, et les Chapal en réalisent dès 1894 le tiers de la production française. La firme emploie 400 personnes sur le site de Montreuil et possède d'autres usines en France. Pour suivre le chantier de sa villa à Pougues, Chapal fait appel à un architecte de Nevers, Charles Brazeau (1858-1924). Après « sept saisons d'action bienfaitrice » passées dans la station mais sans avoir de résidence en propre, il ouvre le livre d'or de sa nouvelle demeure nivernaise en juillet 1904 : « Parents et amis qui nous visiteront, qui osera exprimer son premier sentiment en voyant ces lieux choisis si nus, si lointains, où seules les vertes et blondes moissons couvrent les sillons, où l'oiseau ne connaît d'autre branche que l'épi balancé par les vents[449] ? » Les travaux se poursuivent pour créer « un nid de repos et d'hospitalité amicale que les années rendront acceptable et peut-être attrayant » ; ce projet semble avoir été couronné de succès.

448 RÉGION ÎLE-DE-FRANCE. Service Patrimoines et Inventaire. *Montreuil, patrimoine industriel.* Réd. Jérôme Ducroux. Paris : APPIF, 2003, p. 31-34.

449 CHAPAL, Clément. [Livre d'or de la villa La Montjaie], juillet 1904 (collection particulière).

Pougues-les-Eaux, salle à manger de la villa La Montjaie.

Pougues-les-Eaux, mosaïque au monogramme du propriétaire au sol de la salle à manger de la villa La Montjaie.

Saint-Honoré-les-Bains, mosaïque au monogramme des propriétaires au sol du jardin d'hiver de la villa Les Myosotis.